Echos des montagnes : transhumer

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 6

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Echos des montagnes

Louis-Vincent Defferrard

Transhumer

C'était bien ce que nous faisions depuis plusieurs jours, ayant délaissé Avignon, son château et ses papes, les olivaies et les vignes pour les lacets de la montagne. Nous allions à la découverte de ces très vieux villages chargés d'histoire, meurtris par un passé trop lourd à porter, laissant voir la tristesse de leurs murs effondrés et celle, pire encore, des maisons neuves et laides à pleurer. Souvent nous étions récompensés par une chapelle romane, une porte ancienne admirablement sculptée, un château blessé à mort mais orgueilleusement debout encore et semblant vouloir provoquer le destin contraire.

— *Bien sûr, le Lubéron existe encore entre Manosque, le pays de Giono, et celui de Mistral. On y trouve même plus d'habitants que lorsque j'étais enfant. Seulement pour nous, les vieux, la montagne nous fait peine car tous les jours elle perd un peu de son âme.*

Il prit le temps de réfléchir, sans doute aussi de laisser saigner une plaie secrète, et cela se voyait à ses rides plus nombreuses, plus creusées.

— *Peut-être cela est-il dû au fait que beaucoup de ceux qui achètent les mas abandonnés et même des églises devenues sans desservant ont perdu leur âme... ou n'y croient plus.*

Il était tard... quelques braises s'éteignaient dans la cheminée. Sur la lourde table de chêne, la petite flamme jaune et bleue d'une lampe à huile jetait sur un mur nos ombres fantômatiques. La demi-obscurité laissait voir le ciel clignotant d'étoiles et des rochers déchiquetés. Des instants de silence permettaient de saisir le glissement de l'Aiguebrun coulant sur un lit de pierres, les aboiements des chiens de berger, des bêlements de chèvres et de moutons.

Nous nous étions arrêtés là, par hasard, parce que le soleil était déjà bas et qu'à notre habitude nous comptions sur notre bonne étoile pour trouver table et gîte. L'auberge ne payait pas de mine en dépit de son enseigne «Hostellerie des Seigneurs». Ce n'était qu'une grande bâtisse qui avait été une bergerie.

A notre entrée, l'hôtelier nous avait regardés, soupesés. J'aurais juré qu'il se demandait si nous étions des touristes additionnant les kilomètres et calculant leurs moyennes ou un couple désireux de connaître, de sentir un coin de terre.

— *Avez-vous très faim?*

— Pour ça, oui, nous avons marché pendant plusieurs heures.

— *Vous avez pourtant une voiture...*

— Bien sûr, mais dès que nous le pouvons nous la garons et empruntons les petits chemins et les sentiers. Ce que nous venons de faire depuis Bonnieux.

— *Alors je vais vous préparer un carré d'agneau dont vous me direz des nouvelles, mais en attendant on vous servira un «régal de la reine Jane», puis les «quatre provençales», le «tourton des pâtres» et un «tian du Lubéron». Mais avant tout, trinquons à nos santés avec mon apéritif. Je ne l'offre qu'à mes amis ou à ceux qui vont le devenir.*

Reposant son verre, il me questionna:

— *Est-il indiscret de demander votre âge?*

— Sans doute sommes-nous contemporains, ou presque...

— *Alors vous avez?*

— Soixante-sept.

— *Ce qui me donne le droit de vous appeler «petit» puisque j'en ai soixante-dix-huit!*

Et comme je paraissais étonné, il me dit:

— *Vous savez, petit, à mon âge, on ne ment plus.*

Plus tard nous partageâmes son «Vin des Seigneurs», cuvée réservée.

Grâce à lui, je connais les dates et les heures favorables à la cueillette du thym, de la marjolaine, des baies de genièvre et des autres plantes qui donnent à la cuisine provençale ce goût délectable de «reviens-y!»

Nous l'avons écouté parler du Lubéron d'hier avec ses troupeaux de deux mille moutons qui transhumaient tout l'été avec les baïles (bergers) et les infatigables labris*, sans parler des ânes gris peinant sous d'invraisemblables charges.

Je crois, comme Marie Mauron, que le Lubéron possède encore le secret de convertir les touristes et les passants, du moins ceux qui gardent un brin de poésie au fond de l'âme «... à condition qu'ils en aient une», ajouterait mon ami de l'Hostellerie des Seigneurs.

L.-V. D.

* Pour qui ne le saurait pas, un labri est un chien de berger.